

L'Escholier

Rédaction et administration :
CASIER POSTAL 475

Téléphone : MAIN 7460

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

Rédigée en collaboration

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

Quatre pages : - - 5 sous

Abonnement : - 1.25 sous

LES COURS DE LITTÉRATURE

UNE REMARQUE

Il est désolant de ne jamais voir plus de cinq universitaires aux cours de M. Gautheron. Ces cours étaient destinés à répandre chez les étudiants le goût des choses de l'esprit. Ils ont été fondés pour nous mettre en contact intime avec les professeurs français, les maîtres de la haute culture. Il y a des raisons pour les suivre; il n'y en a pas pour que quatre cents universitaires s'en exemptent.

Nous ne devons pas tous n'être que des avocats, des médecins, des ingénieurs ou des architectes: il faut, à tout prix, que quelques-uns d'entre nous apportent quelque chose au patrimoine commun de la race. L'apport le plus grand, c'est le culte du beau dans les lettres et les arts dans les lettres surtout. J'avais un professeur anglais qui me disait souvent: "Voulez-vous que les droits du français soient conservés au Canada? Ecrivez un chef-d'œuvre canadien en langue française." Il avait raison: plus on embellit une langue, plus elle est respectée. Il faut des poètes pour chanter une race comme il faut des héros pour la défendre.

C'est ce que disait M. Gautheron lui-même dans sa première conférence publique:

"Nous allons raconter une merveilleuse histoire dont le début se perd dans la nuit des temps, et qui n'est point finie et qui durera toujours; car elle durera tant qu'il y aura une France, des héros pour la défendre et des poètes pour la chanter.

"Nous allons raconter une histoire qui est nôtre et où rien ne vous est étranger: car les poètes qui, depuis neuf siècles, ont mis en beaux rythmes français l'amour de la patrie française, ont glorifié votre nation, vos ancêtres ou vos frères, et leurs chants vivent dans votre mémoire, et toute cette gloire est à vous.

"Nous allons raconter l'histoire poétique de votre race. Vous les écouterez vibrer à travers l'espace et le temps ces belles chansons qui ont enflammé la bravoure de vos pères aux jours des grandes batailles, qui ont soutenu leur fierté au temps de l'épreuve, qui leur ont appris l'antique noblesse de leur sang et quel grand honneur c'est pour un homme de pouvoir se dire français."

On ne pouvait mieux exprimer la solidarité qui nous unit à la France. Pour avoir l'honneur de nous dire Français, nous devons franchir les lointaines distances du passé et nous rappeler nos ancêtres du Grand Siècle et la vieille France des trouvères. Mais pour le conserver, cet honneur, il nous faudra

songer à grossir l'héritage accumulé depuis des siècles. Nous devons voir surgir une génération de poètes et de littérateurs.

Cette génération, ce doit être les jeunes gens de nos universités. Ce sera nous-mêmes, si nous le voulons, si nous avons le goût de la littérature, si nous désirons nous perfectionner.

Et pour nous perfectionner, nous devons profiter des littérateurs de France qui viennent ici nous enseigner.

Il serait désirable que cinquante d'entre nous, au moins, s'inscrivent au cours de littérature et viennent s'ajouter au groupe de jeunes filles et de Frères des Ecoles chrétiennes qui compose aujourd'hui l'auditoire exclusif de M. Gautheron.

Est-ce là trop exiger?

OLIVIER MOREL

LES SNOBS

Ils vous sont trop connus pour que je veuille les décrire ce jeune homme et cette demoiselle insignifiants et adonisés. On n'a qu'à mettre le pied dans une salle de thé ou à jeter un coup d'œil sur l'auditoire de quelque conférence dans un hôtel chic pour en voir des types accomplis.

On en connaissait à peine hier; aujourd'hui ils sont légion. Mystérieusement leur nombre augmente: ils nous entourent, nous encerrent, nous pénètrent, nous menacent. Et tout cela aimablement. Ils se sont si bien insinués partout qu'on n'y prend plus garde.

C'est un danger.

En effet, que font-ils à toute heure? Ils posent. Peut-être leur profil est-il délicat, leurs cheveux souples, leurs mains fines; alors, appuyés à la cheminée ou savamment étendus sur un fauteuil, ils délectent les yeux d'autrui. Si, par hasard, leur bouche daigne s'ouvrir, oh! c'est une musique: mais, grand Dieu, que les paroles contrastent! Quatre ou cinq idées, c'est tout leur répertoire: on sait d'avance comment se terminera la phrase. Mais il y a l'assurance, ce quelque chose de catégorique qui vous fait presque douter vous-même... Voilà le seul art du snob: ne pas laisser paraître votre esprit pour qu'on oublie qu'il n'en a pas.

Et nos salons regorgent de ces pourchasseurs de naturel à coup d'éventail et de gants blancs. C'est pourquoi on n'y cause plus; on y "trotte" inlassablement... Aussi, je crains que le temps est proche où un étudiant pour se distraire devra fréquenter nos jolies bourgeoises si agréables d'ignorance et de spontanéité.

Mais peut-être est-il temps encore de réagir. Essayons!

Pierre BENJAMIN

A MÉDICO

A PROPOS D'UN PREMIER BAL

Mon cher Médico, le récit plein de verve et d'enthousiasme du grand événement que fut pour toi ton premier bal m'a jeté dans une profonde stupéfaction. Moi aussi, j'eus "mon premier bal" et les impressions que j'en ai conservées sont si différentes des tiennes que je ne puis m'empêcher d'en faire part, à toi seul, bien entendu.

Mais, d'abord, permets-moi de dire tout haut ce que j'ai pensé tout bas lorsque j'eus fini la lecture de ton article. Je me suis dit: "Est-il drôle, ce Médico! A l'en croire, la nuit de son premier bal aurait été le plus beau jour de sa vie... Et dire que pour moi ce fut le plus triste, ma naissance exceptée!" Ceci est pour te prouver que je suis susceptible quelquefois de réflexions fort spirituelles et pour t'encourager à écouter mes confidences jusqu'au bout...

Les préparatifs de "mon premier bal" furent longs et compliqués. J'achetai une paire de gants blancs chez un Juif faisant le commerce de la ferronnerie et je troquai une pipe toute neuve gagnée à un euhre contre une paire de bas de soie et des escarpins. Jules, qui fit avec moi cet échange, n'eut pas de difficultés à me convaincre de la bonne qualité et de l'élégance des chaussures car il se les était procurées chez M. Dusseault. Je louai en outre d'un "costumier pour mascarade" un habit de gala, une cravate et un veston blancs et aussi un plastron immaculé mais veuf de sa chemise. Je le superposai à ma camisole et jouai ainsi un bon tour au Chinois à qui est échu l'honneur de blanchir mes chemises. L'habit était fort propre... à l'extérieur du moins. Il y avait bien quelques pièces de la doublure qui menaçaient de s'échapper, mais une demi-douzaine d'épingles disposées avec art leur enleva toute idée.

Après m'être assuré que rien ne manquait à mon équipement, je m'acheminai vers la résidence de Madame T...., non pas, comme toi, en vulgaire *cab*, mais bien *pedibus cum jambis*, non pas "enveloppé dans d'épaisses fourrures" mais tout simplement dans un paletot court dont je m'efforçai vainement de relever les revers jusqu'à la hauteur de mon nez frileux. Aussitôt arrivé chez Madame T.... j'enlevai mes escarpins de chez Dusseault et me chauffai les pieds à la chaleur vivifiante d'un calorifère. Et pendant ce temps, j'observais une cinquantaine de petits messieurs qui se gantaient gravement et semblaient parfaitement ignorants du principe qui veut que le contenant soit plus grand que le contenu. Je remarquais aussi qu'il se dégageait de tous ces gants bien blancs une suffocante odeur de gasoline, qui me fit prendre en horreur l'automobilisme

et ses accessoires. Après ces réflexions qui te sembleront peut-être bien baroques, je rechaussai mes escarpins... j'ai oublié de te dire qu'ils venaient de chez Dusseault. Puis je me mis, moi aussi, en devoir de me ganter. Mes deux gants eurent l'idée saugrenue de se fendre, bien que mon marchand de ferrailles m'eût juré, le chapeau sur la tête, qu'ils n'étaient que de cinquième main. Je ne m'en troublai pas outre mesure cependant, et ce fut avec un aplomb digne des plus grands éloges que je m'approchai de "l'immense salon noyé sous des flots de lumière". Sur le seuil de la porte, un grand *butler*, *usher* ou *groom* (j'ignore les termes techniques des bals), me demanda mon nom. Ne flairant pas le piège, je le lui donnai... Ah, le bandit! Il le cria à tue-tête! Oui, Médico, à tue-tête... "dans l'immense salon noyé sous des flots de lumière!" Hélas! Je m'appelle Ildephonse Sansvergogne! Il était trop tard pour rétrograder: deux cents paires d'yeux (au moins!) étaient braquées sur moi. Un sourire narquois se dessina sur toutes les figures... sur les figures de femmes surtout... "La femme, a dit LaBruyère, outrage en riant le front des plus illustres mortels"... Et un chuchotement indécent circulait dans le salon. "Ildephonse Sansvergogne", répétaient toutes les bouches... J'oubliai de présenter mes hommages à l'hôtesse et je m'affalai dans un fauteuil heureusement inoccupé, car rien n'aurait pu m'empêcher de m'y réfugier... Un silence effroyable régnait maintenant tout autour de moi. Faisant un effort surhumain pour m'arracher à la contemplation de mes chaussures, je promenai

Suite à la page 2

LA "CHASSE AUX CORBEAUX"

C'est mardi soir, le 6 février, à 8 heures 15, que les Etudiants en Droit joueront au Monument National, "La Chasse aux Corbeaux" de E. Labiche, sous la présidence de Sir Horace Archambeault.

Les billets sont en vente chez Ed. Archambeault, 312-est, Sainte-Catherine, au prix de \$1.00, 75c, 35c et 25c.

Que ceux qui ne se sont pas encore procurés leurs billets, se hâtent de le faire, car ils s'enlèvent rapidement.

Il y a, au Canada, quelques personnes qui n'ont pas encore jugé à propos, pour des raisons que nous ne pouvons nous expliquer, de s'abonner à l'Escholier.

A ceux-là, nous ferons l'honneur — moyennant la minime somme de 75 sous — d'inscrire leurs noms sur nos listes d'abonnés et même, s'ils le désirent, de leur envoyer gratuitement chaque semaine un numéro de l'Escholier.